

# Graine de...

Nous publions ici les deux nouvelles distinguées dans le cadre du Prix Juniors 2008 organisé par le comité du Prix Moselly pour servir d'émulation auprès des lycéens toulousains, selon un règlement simplifié, les nouvelles étant présentées anonymement. Ces récits nous permettent de découvrir des talents déjà bien affirmés.

## DANGEREUSE VISITE ...

par Emilie BUSSON,

### Ensemble scolaire Jean-Baptiste Vatelot.

*C'était un jour sombre. Sombre, parce que de gros cumulonimbus, ces gros nuages porteurs d'orage et de foudre, assombrissaient le ciel. Pas un chat dans les rues, pas un chien dehors, juste moi, à moitié trempé par la pluie abondante qui se déversait depuis quelques jours sur cette petite ville de Toul.*

*La cathédrale avait grise mine, un peu comme tous les gens quand il ne fait pas beau ! J'ai entendu dire que le temps influait sur l'humeur des personnes, c'est bien vrai, mais je ne me sentais pas concerné. Seules quelques voitures circulaient. Une m'éclaboussa au passage. Les enfants, assis à l'arrière, me regardèrent en dissimulant un léger sourire derrière leurs mains.*

*Je me promenais habituellement le long du canal pour commencer. On y trouve de nombreuses espèces de passereaux. Le bouvreuil pivoine a une gorge particulièrement colorée. Un rouge vif, flamboyant, de quoi rendre le rouge-gorge jaloux ! Ce jour-là, les mésanges charbonnières avaient sorti leur belle cravate noire, les moineaux leurs casquettes grises, et les mésanges à longue queue virevoltaient dans les branches en poussant des cris fins et aigus « tsi - tsi ».*

*Mon petit tour du côté du canal terminé, je retournai en ville. Je me rendis au cloître de la cathédrale Saint-Etienne. Par temps de pluie, il ressemble plus à une mare qu'à un cloître. Mais c'est l'un des rares moments où il n'y a personne. Je me retrouvai donc seul, au milieu de toutes ces gargouilles qui pointaient toutes leur nez vers la*

*fontaine. Tout à coup, un chat surgit du haut d'une des gargouilles en poussant un miaulement grave. Sans réfléchir, je me réfugiai à l'intérieur de la cathédrale. Je n'avais jamais pénétré dans ce lieu auparavant. Cela me paraissait immense, aussi bien dans la longueur que dans la hauteur. C'est là que j'aperçus un groupe d'adolescents avec une guide. Je les suivis de loin, mais je pouvais quand même entendre ce que la guide leur racontait. Elle parlait de la hauteur des tours de façade... 70 mètres, de la longueur de la cathédrale ...98 mètres, de la hauteur de la voûte... 32 mètres... Cela ne voulait pas dire grand chose pour moi, mais je décidai de poursuivre la visite, toujours à distance. A ce moment, ils s'arrêtèrent au milieu de la nef ; quelques-uns, avec leurs doigts, désignaient quelque chose. Je ne vis pas ce que c'était. Le groupe continua sa visite.*

*Un peu las, je décidai de monter au second niveau de la cathédrale. La vue y était certainement magnifique. Derrière moi, il y avait un homme harnaché qui repeignait une des colonnes. Par chance, il ne m'avait pas aperçu. Je n'ose imaginer ce qui se serait passé s'il m'avait repéré. Il m'aurait sûrement lancé son pinceau, encore enduit de peinture ocre ! Eh ! Vous m'imaginez couvert de peinture ? Non ! C'est pour cela que je m'échappai, je ne voulais pas courir ce risque. Une fois redescendu, je lui lançai un sifflement d'admiration. Le peintre ne dut pas l'apprécier, car il me pointa du doigt, et cria*

*« Qu'est-ce que tu fais là, toi ? Allez, sors ! »*

*Il n'avait pas l'air très content que je sois là. Alors, ne voulant pas attirer davantage l'attention, je me retirai dans le cloître. Les jeunes*

étaient encore là, ils regardaient les tours de façade. La vue, de là-haut, devait être splendide. On devait pouvoir admirer tout l'horizon, les toits des maisons, les arbres... Je ne tenais plus en place, il fallait que j'aie vu par moi-même.

A peine le temps de le dire, et me voilà en haut. Les passants ressemblaient à des fourmis. Quel délice ! Les toits des maisons s'étendaient sous mes yeux. La pluie remplissait les gouttières, l'eau débordait et allait s'étendre sur les trottoirs. Je voyais aussi les remparts. Ces beaux remparts qui encerclent la ville de peur qu'elle ne déborde, elle aussi. Et puis il y avait ce petit canal qui longe les murailles. Par beau temps, il est couvert de cygnes. Ils me font peur, ils sont grands et ils ont un gros bec. Là, il y a un jet d'eau. Un jour, quand

le temps sera plus favorable, j'irai m'y rafraîchir.

Un éclair brilla dans le ciel, le tonnerre retentit au loin et c'est là qu'il apparut ! Ce monstre, les oreilles dressées vers le ciel, avec ses yeux dorés, brillants, la gueule grande ouverte, me montrait ses longues dents blanches et il poussa un grognement sourd. Il ne pouvait s'agir que du chat. Je l'avais complètement oublié, celui là, j'étais tellement fasciné par cette vue panoramique que j'avais perdu toute vigilance. Je poussai un grand cri d'horreur, de terreur, un cri aigu à vous percer les tympans ! Ce monstre poilu, hideux, avait surgi de nulle part. J'en ai frôlé la crise cardiaque, si vous voulez tout savoir ! Un long frisson parcourut mon corps, une sueur froide glissa le long de mon dos. Heureusement, je

## LA TRAQUE

par Apolline HENRY,

Ensemble scolaire Jean-Baptiste Vatelot.

*Ils sont là. Ils sont là, je les vois, je les entends.*

*Ils sont tout autour de moi, ils pointent leurs armes dans chaque buisson, ils me cherchent, ils me traquent.*

*Ces formes noires, elles me suivent depuis plusieurs jours, et leurs balles sont mortelles.*

*Le moindre bruit me serait fatal. Je calme ma respiration qui s'est faite un peu trop sifflante et les regarde fouiller les buissons environnants du bout de leurs armes... ils se rapprochent, ils vont me trouver. Ils ont déjà trouvé le reste de ma famille, ils l'ont exterminée de sang-froid, ils ont ri quand ma petite sœur a rendu l'âme devant eux. Ce sont des monstres, ils se délectent de ma peur et riront de ma mort...*

*Mais j'ai un sursis : les montagnes des Vosges et leur verdure touffue, hauts sapins aux feuillages d'un vert épais, me laissent un espoir fou, celui de leur échapper. Leurs visages, je ne les ai jamais vus, je ne sais même pas pourquoi ils font cela... Ce sont des créatures noires et elles n'ont pas d'ombre, peut-être même pas humaines, et leurs rires sont comme des dards qui s'enfoncent dans ma peau pour me prévenir du peu de temps qu'il me reste... Autrefois, avant que les créatures ne viennent tout gâcher, je vivais dans la vallée, avec mes deux sœurs et mes parents ; nous vivions bien et ne demandions rien à personne.*

*Puis elles sont arrivées, et nous ont forcés à nous réfugier sur les hauteurs des montagnes où le froid et la neige ont eu raison de ma plus petite sœur qui n'était pas habituée au climat vosgien. Puis ma mère a disparu et mon père est parti à sa recherche, sans un mot, me laissant seul ici. Seul, avec les ombres sans visage. Seul, avec leurs armes et leurs plombs.*

*Ils continuent à fouiller le vert autour de moi et se rapprochent de plus en plus. Je peux entendre leurs souffles rauques et le bruit de plus en plus rapide des fouilles du bout de leurs fusils tout près de moi et mon souffle se bloque dans ma gorge. Ils ne doivent pas me trouver. Je ne veux pas mourir. Je recule et me fais plus petit encore que je ne le suis, me recroquevillant contre un tronc plus large que moi et, pas après pas, je mets plus de distance entre moi et les créatures. Mes yeux se baissent involontairement pour ne pas qu'ils puissent voir mon regard ambré de terreur et mon cœur fait un bond. Une araignée, grosse comme un galet, se tient devant moi et semble m'adresser un sourire narquois. J'ai peur des araignées, j'ai toujours eu peur d'elles... mon corps répond donc au premier réflexe qui lui vient à l'esprit : je sursaute et fais craquer une dizaine de branches sous moi en un bruit de tonnerre, ce genre de bruit annonceur de mauvais présages. Je retiens ma respiration, je ne bouge plus mais le*

mal est fait ; le visage, caché dans l'ombre, de l'une des créatures se braque soudain sur moi et je sens mon cœur faire un bond dans ma poitrine. Je ne peux plus bouger, je suis englué dans le sol... et la créature avance vers moi, lentement, comme pour me signifier sa supériorité. Je ne veux pas mourir ... D'un bond, je me relève et détail le plus loin possible d'elle, je m'enfonce dans la forêt vosgienne aux traîtres chemins terreux et aux méandres dans lesquels j'ai peut-être une chance de m'en tirer. Je les entends, ils me poursuivent, ils me coursent à grand cris et je cours presque automatiquement, poussé par ce que l'on a appelé « instinct de survie ». Les feuilles de toutes les formes, les fleurs de toutes les gammes de couleurs, coquelicots rouges carmin ou boutons d'or moqueurs, défilent devant moi sans même que je puisse m'en rendre compte. Tout ce que j'entends, tout ce que je vois, c'est le spectre de ma mort future qui passe et qui repasse devant mes yeux, sans relâche. C'est le printemps dans les Vosges, ce printemps qui amenait autrefois les douces senteurs de miel et de fleurs dans la vallée, et la profusion de couleurs qui m'entoure alimente encore mon fol espoir en cachant ma tignasse rousse si caractéristique. Maintenant, seule l'odeur de la poudre m'accompagne dans ma course, ainsi que celle, violente, de la vie qui s'enfuit. Je galope, je file droit devant moi, ignorant les branches qui me fouettent les yeux, ne pensant même pas à les écarter, tendant l'oreille pour mieux les entendre me poursuivre et pour entendre leurs cris victorieux... Victorieux ? Ils s'imaginent déjà tenir mon cadavre entre leurs doigts, ces bourreaux, comme un trophée de plus... Et ils ont raison.

Que me veulent-ils ? Que leur ai-je fait ? Pourquoi ces créatures des ténèbres m'en veulent-elles ? Leurs souffles rauques et brûlants se rapprochent de moi et je peux presque sentir la cha-

leur des enfers qui les ont créées et la morsure de leurs armes me toucher, bien que je coure du plus vite que je peux. Mais ce n'est pas suffisant. Ils sont diaboliques, ils sont infernaux, ils sont adultes, et moi trop petit, trop faible pour les semer...

Soudain, je vois ma course s'arrêter brusquement et tous mes efforts s'évanouir en fumée ; devant moi se dresse ce que les anciens appelaient le « Hohneck », ce rocher typiquement vosgien, bonheur des randonneurs de l'été, qui m'empêche de continuer ma fuite. Il est lisse comme du marbre. Je suis coincé.

Je me retourne, prêt à faire face à mes poursuivants, dos contre la roche et ma courte vie défile devant mes yeux terrorisés... Ils sont là et ils rient de me voir ainsi acculé à ma mort. Sans se presser, l'un d'entre eux, le plus grand, le plus noir du groupe, arme son fusil et la balle de plomb qu'il glisse dans le chargeur fait un éclat funèbre dans le ciel. Je ne veux pas mourir. Un autre sort un sac, aussi noir que lui, un gouffre qui semble sans fin et attend ma mise à mort en riant à voix basse. Je ne veux pas mourir. La créature arme son fusil sur son épaule et me regarde. Je vois son doigt s'avancer sur la gâchette sous le rire des autres. Je ne veux pas... Il tire. Je ne voulais pas mourir.

Marcel reposa son fusil encore fumant sur le sol et avança de quelques pas pour ramener la dépouille encore humide de sang du petit renard dont le pelage roux avait viré au cramoisi. « Belle prise, les gars ! » dit-il en brandissant devant lui le cadavre de l'animal dont la vie achevait de quitter le corps en un dernier regard terrorisé, pour le montrer aux trois autres chasseurs qui l'acclamèrent en un tonnerre d'applaudissements.

« C'est ta tournée, Marcel ! »